

Une fois leur franchise électorale reconnue, elles pourront assister à toutes les assemblées publiques, et discuter avec les orateurs du genre masculin les données, les principes ou les doctrines des différents candidats. Elles auront elles-mêmes leurs petits programmes dans lesquels entreront toutes ces excellentes idées qui leur poussent au cerveau de temps en temps, lesquelles font le bonheur des hommes pratiques dont je parlais tantôt. C'est alors que même aux hustings, il faudra laisser l'affreux terre-à-terre de la réalité pour suivre ces dames sur les plus hauts sommets de la fantaisie, du rêve, et de... l'excentricité... politique.

Dire que je porterais envie au bonheur dont jouissent nos compatriotes d'Angleterre, le jour où les droits politiques de la femme seront tous reconnus, serait céler une bonne partie de ma pensée. Je ne crois pas que les femmes soient faites pour lutter avec les hommes sur le terrain des affaires en ce monde. Or, il est clair qu'une fois qu'on a commencé à glisser sur la pente, on ne s'arrête que très-difficilement. L'Angleterre ne s'arrêtera donc que lorsqu'elle aura ses femmes-députés, ses femmes-avocats, ses femmes-médecins, ses femmes-jurés, ses femmes-ministres de l'évangile, etc., etc. Eh bien! elle en verra de belles, alors... ..

Voici ce que je lisais, l'autre jour, sur cette question du rôle de la femme dans la société. C'est un extrait d'un journal français :

« Voici que la question des femmes se réveille. Des conférences, un journal, des brochures ardentes viennent, comme en 1848, amuser les esprits frivoles et intéresser les gens sérieux. Mme. André Léo, l'un des meilleurs romanciers de ce temps, est à la tête de la croisade; elle a résumé, dans un petit livre d'un style véhément, la *Femme et les mœurs*, les prétentions de quelques précieuses: disons-le en passant, ce qui n'est le plus à la cause que soutient Mme. André Léo, avec Condorcet, Stuart Mill et une partie du congrès américain, c'est le nombre excessivement petit, du moins en France, de celles qui aspirent aux droits civils et politiques. Il n'y a pas une française sur dix mille, sur cent mille, qui ait songé, avant l'âge de cinquante ans, à autre chose que ses robes, ses enfants, son ménage, ses bonnes amies, etc., le tout égayé d'un peu de sentiment, légitime ou non. Mais à qui la faute? s'écrie Mme. André Léo, à qui, sinon à l'homme, brutal, inique, oppresseur qui maintient, depuis des milliers d'ans, la femme dans un état d'infériorité physique et intellectuelle, morale même, honteux surtout dans un pays dont on vante la civilisation? Il y a du vrai dans ces reproches; mais il y a beaucoup de faux aussi, si l'on soutient, et l'auteur n'y manque pas, que la femme a les mêmes facultés physiques, intellectuelles et morales que l'homme, si l'on supprime enfin cet abîme naturel et absolu du sexe.

« Notez que je n'attribue pas aux femmes cette infériorité dont se plaint si vivement Mme. André Léo; je pense et je dis qu'il y a entre l'homme et la femme des différences fondamentales; qu'ils jouent un rôle différent dans la famille et dans la vie humaine. Là-dessus, nous sommes rassurés; Mme. André Léo n'empêchera pas les jeunes filles de faire de petites mines à leur miroir, les jeunes mères de se complaire dans l'attifage de leurs babies, les femmes enfin de se tenir, de se tourner, de sentir et de penser autrement que les hommes. Entre les deux moitiés du genre humain, il y a non pas une égalité, il y a disparité. Sinon, comment, depuis cent mille ans peut-être que nous existons, les destinées de l'homme et de la femme n'ont-elles pas absolument coïncidé? »

Le cabinet de M. Gladstone a pris une singulière position sur cette question du droit de suffrage électoral accordé à une certaine classe des femmes d'Angleterre. Il a déclaré qu'il avait eu tant de besogne à mener de front, que le temps lui avait manqué pour se former une opinion sur la matière. Que dites-vous de la raison? Elle est superbe, n'est-ce pas? Trop occupé sans doute à prendre les mesures nécessaires pour retirer les troupes anglaises des colonies, le cabinet de MM. Gladstone, Bright & Cie., n'a pas le temps de réfléchir sur un sujet qui attaque la base même du système électoral anglais. Alors, pourquoi diable sont-ils ministres? Est-ce que la question est nouvelle? Allons donc, il y a déjà des années qu'elle a été soumise au parlement, à peu près dans les mêmes termes, par M. Stuart Mill. Le motif allégué par M. Gladstone pour s'abstenir n'est donc qu'un misérable expédient, suggéré par la peur de se compromettre, en gênant les allures et les évolutions de quelques uns des partisans du cabinet.

Ces grands hommes du parti libéral anglais, ces théoriciens et ces rêveurs politiques laisseront, je le crains bien, des traces malheureuses de leur passage au pouvoir. Plusieurs des colonies de l'Angleterre se trouvent dans une position délicate et difficile, et loin d'essayer de les tirer d'embarras, on dirait que ce ministère libéral fait tout ce qu'il peut pour les y plonger tous les jours davantage.

Il semble que la peur s'est établie en permanence à leur chevet. Ils ont peur de tout, des États-Unis, des féniciens, et jusque d'une simple mesure présentée par M. Jacob Bright.

Oh! les vaillants ministres que MM. Gladstone, John Bright & Cie.

C. T.

## LES FÉNICIENS.

Voici comment un correspondant du *Herald* raconte l'arrestation du général O'Neil, le chef des Féniciens :

Le général Foster, le Marshal des États-Unis, dit-il, accompagné de deux assistants, se rendit de St. Albans au lieu où étaient campés O'Neil et ses bandits, à environ un mille des lignes. Il dit à O'Neil tranquillement qu'il avait l'intention de saisir les armes qu'ils avaient et de le faire lui-même prisonnier, en même temps il produisit la proclamation du Président et en fit la lecture. O'Neil, en jurant comme un payen et se servant du langage le plus insultant envers le général Foster, le défia de l'arrêter, et lui dit que s'il l'essayait, il serait criblé de balles. O'Neil ajouta : « Vous ne pouvez saisir ces armes, vous n'avez pas la force nécessaire pour vous aider, » le tout accompagné des paroles les plus grossières. Le général Foster répéta avec le plus grand calme : « Il est de mon devoir de vous arrêter et j'ai l'intention de le faire. » O'Neil répondit avec violence : « Je vous en défie; vous savez que vous êtes tout-à-fait sans secours. »

Tel est le récit donné par un témoin oculaire qui dit que le général Foster montra, par la fermeté de sa figure, qu'il sentait les insultes et qu'il saurait en châtier l'auteur même au prix de sa vie.

O'Neil commanda à ses hommes de prendre les armes et de

marcher sur la frontière. Le général Foster, accompagné par un député Marshal, suivit O'Neil qui était parmi ses bandits. Il le surveilla pendant une heure, ayant posté son carrosse à une distance convenable et s'étant lui-même caché dans un endroit d'où il le pouvait voir.

O'Neil dit à un homme de sa bande qu'il craignait ce marshal, mais qu'il pensait qu'il était parti. Il descendit alors le chemin et quand le Gén. Foster le vit venir du côté du jardin où il était avec d'autres citoyens des États-Unis, il leur dit : « Je me propose d'arrêter cet homme, me supporterez-vous? » Ils y consentirent de grand cœur et il se dirigea vers O'Neil, qui était à quelques pas de sa bande et lui dit : « Je vous arrête. » O'Neil voulut faire du bruit, mais le général Foster, qui a six pieds de haut et pèse deux cents quarante livres, le saisit à la gorge et par le corps et l'envoya voler à dix pieds, près de la voiture. Le député Marshal le prit par le collet et le postérieur, et le lança dans le carrosse. O'Neil répéta ses menaces et dit qu'il était armé. « Moi aussi je le suis, dit le général Foster, et vous viendrez avec moi mort ou vif. » Il passa son bras affectueusement autour du cou du vaillant général, afin qu'il ne put appeler ses gens, ordonna au cocher de lancer ses chevaux au grand galop, et ainsi pour la première fois dans l'histoire, un général fut enlevé à la tête de son armée en plein soleil. Ils avaient parcouru une légère distance, lorsque le cocher avertit ses passagers que le chemin était bloqué par les brigands qui venaient quatre de front. Le général Foster lui dit de fouetter les chevaux et de continuer sa route; lorsque les chevaux arrivèrent à un galop furieux, l'armée irlandaise américaine ouvrit ses rangs pour permettre à son général de passer. Un grand nombre des brigands étaient à Hubbard's Corners et d'autres à Franklin, mais ce misérable poltron n'osa pas faire un signe.

Si O'Neil avait été un chenapan de quelque courage, il aurait brûlé la cervelle du Marshal au lieu de se quereller comme un virago; mais il n'avait pas une telle ardeur militaire, et comme le regretté M. Robert Acres, son courage s'échappa tout par le bout des doigts.

Il n'y a pas eu de connivence, le poltron peut être lavé de cette accusation, si ça peut lui procurer quelque consolation.

Il n'y a aucun doute que le Gén. Foster a agi avec un sang-froid et une bravoure dignes d'éloge; et son député, qui a pris part à l'arrestation, et dont nous ignorons le nom, mérite aussi beaucoup de louanges.

Cronan, l'un des héros féniciens de la Pigeonnière, ci-devant homme de police de la cité de Montréal, fait le récit suivant du combat.

Au meilleur de ma connaissance, nous étions 250, dont 180 bien armés. Nous allions en avant, ayant descendu une côte quand nous aperçûmes les habits rouges, qui nous lancèrent une décharge. Mes hommes, essouffés d'avoir descendu la côte, se troublèrent, et avant d'être remis, ils essayèrent une nouvelle pluie de balles qui, heureusement, passa au-dessus de leurs têtes.

J'ai donné ordre à ma compagnie de riposter. Mais il y avait tant de fumée autour des Canadiens, qu'il était impossible d'ajuster. Nous rechargeâmes, et je crois que cette fois nous fîmes deux blessés.

Les Canadiens y répondirent par une nouvelle arquebusade qui jeta le désordre dans nos rangs, je me sentis blessé. Je criai alors à mes gens de se jeter à plat ventre. Ils ne me comprirent pas et ils commencèrent à fuir. Je vis alors un Canadien, le Col. Chamberlin, ai-je appris après, qui se mit à la tête de sa compagnie et donna l'ordre de charger. La panique s'empara des miens, qui cherchèrent le salut dans une promptre retraite. Nous avions deux tués et onze blessés.

Le nombre des Féniciens tués dans la dernière échafourée est de 10; le nombre des blessés de 13.

## RIVIERE-ROUGE.

Les avis de Fort Garry vont jusqu'au 21 mai dernier. Il paraît que Riel se préparait à résister à l'expédition dans sa marche sur Fort-Garry. On disait qu'il avait 250 hommes armés dans le Fort et que 800 chasseurs étaient campés dans la prairie attendant les événements.

Le 20 mai 250 métis auraient été envoyés en éclaireurs au-devant de l'expédition.

Riel et le gouvernement provisoire seraient mécontents du bill de Manitoba, parce qu'il ne contient pas une clause générale d'amnistie et il s'opposerait à l'entrée des troupes jusqu'à la dernière extrémité. Il ne doit y avoir aucune démonstration avant que les troupes soient assez rapprochées du Fort.

L'agitation dans la colonie est extrême et ressemble à une panique. Les fourrures sont abondantes, mais les hommes d'affaires sont très-défiants. Les propriétés se donnaient presque pour rien, et on s'attend à une guerre longue et sanglante. Les métis n'espèrent pas un succès complet, mais ils croient pouvoir battre l'expédition actuelle. Les féniciens continuent d'arriver par deux ou trois.

Les passages suivants, que nous trouvons dans une correspondance du *Courrier de St. Hyacinthe*, nous donnent l'idée des sentiments produits à la Rivière-Rouge par la conduite du Haut-Canada :

« Quelques-uns de nos ci-devant prisonniers, qui sont aujourd'hui dans la Province d'Ontario, demandent à grands cris la tête de Riel. Mais je leur dirai : Qui vous a sauvé la vie, à vous, gens du Portage, lorsque vous êtes venus troubler la paix que les délégués de la Convention avaient sanctionnée? N'est-ce pas M. Riel? »

Les gens du Portage passèrent au nombre d'environ soixante près de Fort Garry, vers 3 heures du matin. Le froid était extrême et ils auraient eu peine à se servir de leurs armes si nos soldats les avaient attaqués. Ceux-ci, exaspérés de cette prise d'armes, demandaient énergiquement qu'on leur permit de faire justice de ces fauteurs de nouveaux troubles. Deux canons chargés à mitraille sont placés dans la grande porte du Fort, les canonniers ont déjà préparé les mèches, lorsque Riel arrive et défend de faire feu, disant que si la guerre civile était inévitable, les métis devaient au moins tout faire pour conjurer un pareil malheur.

Dans cette circonstance, il a fallu à Riel toute l'énergie dont il est doué et tout l'ascendant qu'il possède sur les soldats, pour contenir nos gens. Sans lui, ces messieurs du Portage ne feraient pas maintenant de si beaux discours à Toronto.

Le *New Nation* vient de publier une curieuse lettre du Dr. Bown adressée à son ami le Dr. Schultz, lorsque celui-ci visitait le Canada l'été dernier. Il paraît qu'on se proposait alors de ruiner l'autorité de la Compagnie de la Baie d'Hudson en la faisant passer pour tyrannique et odieuse au peuple. Le

tout par des correspondances publiées dans le *Globe*, et supposées écrites au Nord-Ouest. Très joli, cela!

N. B.—C'est le général Sheridan qui a le commandement des troupes stationnées à Pembina. Le gouvernement américain a déjà fait arpenter, le long de la frontière, mille lots de terre, destinés à mille Irlandais qui doivent venir les occuper dans le cours de l'été. On dit qu'ils viennent là aux frais du gouvernement de Washington.

## FAITS DIVERS.

Une intéressante statistique publiée récemment à New-York, donne le chiffre des émigrants débarqués dans ce port pendant l'année dernière. Il est de 259,000, avec un excédant de 45,000 sur le chiffre de l'année précédente et de 75,000 sur la moyenne des années antérieures. C'est l'Allemagne, l'Angleterre et l'Irlande, qui continuent de fournir le plus grand nombre d'émigrants, mais avec une légère décroissance pour l'Allemagne et une augmentation considérable pour l'Irlande. L'année dernière, cette augmentation a été de 50 pour cent! La Suède, qui ne donnait à l'émigration que des éléments à peu près insignifiants, a fourni 23,000 individus en 1869. Quant à la France, les chiffres sont si minimes que la statistique américaine n'en fait pas mention.

SPORT.—Le terrain des courses qui appartenait autrefois à M. de Niverville, a été acquis dernièrement par M. Wm. McDougall, pour \$200. Les sportsmen se plaignent qu'il est en très mauvais ordre, ce qui n'empêche pas cependant que le dimanche il y a réunion nombreuse. On y remarquait beaucoup depuis quelque temps une petite jument blanche appartenant à M. Caron et au Dr. Grenier. On assure qu'elle a fait, plus d'une fois, son mille en 2 minutes et quarante deux secondes. C'est ce qu'on a vu de mieux sur le champ de course de Trois-Rivières. Cette jument vient d'être vendue à un sportsman de Québec pour la somme de \$1000.—(*Constitutionnel*.)

UN DÉRATÉ.—Un tour de force vraiment extraordinaire a été accompli à New-York par Edward Payson Weston. Il a fait, sans s'arrêter, 717 fois le tour du « Rink » soit par un parcours de 100 milles, en 22 heures. Il s'était mis en marche à minuit et quart, et a achevé le 717e tour à 8 heures 53 minutes. Le « Rink » était envahi par une foule si grande que la police avait toutes les peines du monde à maintenir la piste libre. La proclamation de chaque tour fait par le marcheur, c'étaient des applaudissements frénétiques et des vociférations d'encouragement.

Après avoir parcouru les 100 milles, Weston, sans paraître fatigué, est monté sur la tribune réservée aux arbitres et a harangué la foule. C'est pour son plaisir a-t-il dit, et non pour gagner de l'argent, qu'il venait de faire cette promenade. Il avait en même temps voulu donner une leçon sans réplique aux journaux qui traitent de charlatanisme la réputation de premier marcheur du monde que ses amis ont bien voulu lui faire.

UN CRIME INFERNAL.—On vient d'arrêter à New-York un fabricant de cadres, nommé Lange, sous l'inculpation d'un crime qui, s'il était prouvé, serait la plus odieuse et la plus diabolique des machinations.

Au mois d'avril dernier, Lange fit charger sur le *Geo. Washington*, à destination de la Nouvelle-Orléans, une caisse de marchandises sur laquelle il prit une assurance de \$1,650. Cette caisse contenait de l'alcool, de la gazoline, de la térébenthine et une autre combinaison chimique. La moindre friction, le moindre choc devait déterminer une explosion qui aurait fait sauter tout le bâtiment. On ajoute que Lange avait en outre renfermé dans cette caisse des souris. Ces rongeurs, en cherchant à sortir de leur prison, auraient contribué à déterminer la friction continue nécessaire—à défaut d'un choc violent—pour enflammer les matières explosibles.

On a peine à croire à la réalité d'un tel fait. S'il a été tenté, ce ne peut être que l'œuvre d'un fou; l'emploi même de ces moyens le démontrerait, s'il n'était du reste inadmissible qu'un homme, jouissant de sa raison, pût compromettre la vie de tout un équipage pour toucher une misérable prime de \$1,650.

Le théâtre du Bowery et celui de Tammany viennent d'offrir l'un et l'autre à leurs clients un spectacle qui n'était pas sur le programme.

Samedi, Miss Minnie Wells venait d'entrer dans la cage des bêtes féroces qui font chaque soir les délices des titis de l'Est de la ville, lorsqu'un cri terrible se fit entendre. C'était la dompteuse qui avait le cou pris dans les griffes d'une lionne de mauvaise humeur, tandis que les crocs du mostre lui labouraient les épaules. En un clin d'œil les vêtements de la pauvre femme ruissellèrent de sang et on l'aurait crue habillée de pourpre. Inutile de dire le frisson d'horreur qui courut dans l'auditoire, et les cris et les pamoisons. Il y avait heureusement sur la scène des gens de sang froid qui s'armèrent de barres de fer et firent lâcher prise à l'animal en faisant pleuvoir sur lui une grêle de coups à travers les barreaux. La dompteuse a été finalement arrachée évanouie du mauvais gîte où elle était, et portée au foyer où elle a reçu les premiers soins. Ses blessures, quoique profondes, ne sont pas dangereuses, elle rentrera dans la cage, dit-on, lundi prochain. Il y aura foule ce soir-là au Bowery.

A Tammany, c'est avant-hier soir, lundi, que la scène s'est passée. Le gymnaste Pedanto faisait ses débuts, et exécutait les choses les plus formidables sur le trapèze à vol d'oiseau. Tout à coup la main lui manqua, ou la tête, et il tomba du cintre effroyablement mutilé sur la scène; quand on le releva il donnait à peine signe de vie. Oh nous a dit hier qu'il était mort. Nous espérons encore que cette triste nouvelle ne se confirmera pas.

SERPENTINAIRE.—L'été approche et les histoires de serpents commencent à éclore. Voici la première de la saison :

A Newfane (Iowa), quelques enfants s'amusaient à courir dans les bois. L'un d'eux, Cab Walsh, met imprudemment le pied sur la queue d'un serpent noir, qui se redresse en sifflant, s'enroule prompt comme l'éclair autour de la jambe de l'enfant, et... tombe mort. D'apoplexie foudroyante? non; les serpents ne sont pas sujets à cette maladie. Voici ce qui était arrivé : le chien de Walsh, qui accompagnait les enfants à la promenade, au moment où il vit le serpent s'élançant prompt comme l'éclair sur son jeune maître, s'était élancé plus prompt encore, avait happé le reptile au cou et l'avait étranglé. Il mesurait six pieds et quelques pouces.

Il est plus facile d'être bon pour tout le monde que pour quelqu'un.